Document généré le 19 avr. 2024 15:58

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les effacements (fragments)

Alain Coulange

Volume 15, numéro 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30366ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Coulange, A. (1973). Les effacements (fragments). *Liberté*, *15*(3-4), 104–105.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les effacements

(fragments)

Par quel signe intime et clair s'interrompt la nuit ? Par quelle tranchée béante l'eau que délivre l'écart de la terre se donne, va sombrer ?

Rien n'est donné à la lèvre grandie, que la déflagration d'un sang, interminable Le feu n'est jamais silencieux pour les sommeils épais ; et son venin grandit jusqu'aux demeures inaudibles.

La plaie persévère dans sa douleur. La main tremble, au regard de la mort pacifique.

Pour ce regard animal, en un espace impensé la nuit retient le silence. Après la joie du premier jour tout un présent s'efface. Comme un vent égaré, l'eau porte la mort jusqu'à la bouche. Le sang reflue et parle une dernière fois. Sa mort brûle jusqu'aux chaleurs extrêmes. Comme le vent son lieu n'existe pas. Il est un creux béant et nu sous nos racines. Un lieu sans lieu.

La mer lézarde les annonciations diaphanes du visible. Nous voici – têtes humaines distantes –, couchés sur les massifs de lin, écoutant l'éloquence des roches, la grandeur des délires en friche. La mort égarée sous le gel des pesanteurs gisantes.

Où revenir ? Pour quel sacre ? Où achever la terreur sinon dans la dislocation, contre la langue de l'oracle ? Où revenir, seul, d'outre-ville ? Avec l'intelligence du sang hors des veines.

Visiteur d'un monde somptueusement tendu entre son vide et la putréfaction qui le nie, je reviens vers la terre. Là, derrière une fenêtre, commence un monde épais, certain de ses festins fluviaux, de sa graine coupable. Où la plaie retranchée au limon n'est pas accidentelle. Où un empire délivré de la parole a grandi, et refait le monde.

ALAIN COULANGE